



Vol. 1.

Montréal, 1er Décembre 1872.

No. 12.

POESIE.

MA PATRIE.

J'aime de tes grands bois les sourdes mélodies
 Et de tes monts altiers les formes rebondies
 Qui se tapissent de gazon.
 J'aime à voir sous ton ciel scintiller les étoiles ;
 J'aime à voir sur tes eaux s'enfer les blanches voiles
 Qui s'éloignent vers l'horizon.

Je t'aime, ô mon pays, lorsque l'aube s'allume,
 Lorsque le roi du jour, sous un manteau de brume,
 Cache ses limpides rayons ;
 Lorsqu'il mire son disque au clair d'une rivière,
 Lorsque sur la campagne, il verse sa lumière
 Ou qu'il s'abaisse vers les monts.

Je t'aime, lorsqu'ami des fleurs qui vont éclore
 L'arbre secoue au vent les perles de l'aurore
 Sur les calices entr'ouverts.

Je t'aime, ô mon pays, lorsque l'oiseau soupire,
 Et lorsque l'on entend l'harmonieux zéphire
 Murmurer ses vagues concerts.

Qu'un autre aille vanter le ciel de l'Italie,
 L'oasis du déserts, les produits de l'Asie
 Et les centrales régions.
 Que du vieux monde on chante et les grands paysages,
 Et de ses golfes clairs les sublimes rivages,
 Et l'or fertile des moissons.

Qu'on célèbre son sol couronné de collines,
 Les immenses cités où d'antiques ruines
 Se présentent à chaque pas.
 Qu'on nous y fasse voir ses peintures à fresques,
 Ses colonnes, ses tours, ses remparts gigantesques
 Connus par d'illustres trépas.

Je regarde, j'admire et je dis en moi-même :
 « Je préfère le sol où vit tout ce que j'aime,
 « Nos riches et vierges forêts,
 « Nos campagnes, nos monts ont plus de poésie,
 « Nos rares monuments qu'érige la patrie
 « Avec moins d'art ont plus d'attraits.»

EUSTACHE PRUD'HOMME.

Janvier 1865.